

GUY LETIRAND – Saint-Samson

Témoignage de Guy LETIRAND né en mars 1936 et habitant à Saint Samson en 1944.

J'habitais au bord de la route nationale Caen-Rouen et je me souviens très bien de l'arrivée des Allemands dans Saint Samson en juin 1940. Ils marchaient bien rangés en chantant. Ils étaient cent cinquante à deux cents escortés par trois officiers à cheval. L'un d'eux a foncé sur nous, mon camarade Julien Vérité et moi, pour nous faire rentrer à la maison. Ils étaient suivis de plusieurs chariots en bois à quatre roues tirés par des chevaux, puis d'un camion qui tractait une cuisine roulante. Ils se sont arrêtés dans un champ de la ferme Lemarignier et ce fut l'occupation... Ce jour là il faisait nuit vers midi : c'étaient les fumées des réservoirs de pétrole en feu au Havre poussées par le vent.

Le château de La Brousse fut le siège de la Kommandantur. Les Allemands très nombreux réquisitionnaient des femmes pour éplucher les pommes de terre. J'y suis allé plusieurs fois avec ma nourrice Mme Vérité et les soldats me donnaient des friandises.

Printemps 1944

Il y avait énormément de bombardiers venant d'Angleterre qui volaient très haut pour aller bombarder soi-disant l'Italie. Une batterie anti-aérienne allemande, installée au ras de la Dives sous le promontoire de l'église de Saint Samson, leur tirait dessus. On voyait les obus éclater près des avions. Une seule fois, j'ai vu un bombardier touché qui est allé s'écraser après Saint Pierre du Jonquet. Quelques jours avant le débarquement, des avions larguaient des tracts et des bandes de papier d'argent, paraît-il pour brouiller les ondes.

Le 6 juin 1944

Dans la nuit du 5 au 6 juin, vers deux heures et demie, nous avons été réveillés par un énorme vacarme aérien. Mon père nous a fait sortir de la maison. Il y avait des avions en très grand nombre et l'on voyait des quantités de parachutistes sauter de ces avions.

Après un bon moment à observer le ciel, une énorme explosion ! Le souffle nous a bousculés. On a su par la suite que des commandos avaient fait sauter le pont sur la Dives entre Saint Samson et Troarn. Mme Tavron qui habitait à une cinquantaine de mètres du pont fut grièvement blessée ; transportée à la clinique de la Miséricorde à Caen, elle décèdera sous les bombardements.

Vers 5 h, mon père et M. Vérité se sont mis à creuser un abri après nous avoir allongés dans un petit fossé derrière chez nous. Quelques minutes plus tard nous avons la surprise d'avoir quatre paras devant nous arrivés sans bruit. Ils nous font « chut » en nous montrant leur insigne « Para Airborne ». Ils font comprendre à ma mère d'appeler les deux hommes. Ils voulaient rejoindre Ranville. Quand mon père leur a expliqué qu'ils en étaient loin, ils ont demandé des habits civils. Les deux papa leur en ont fournis et ensuite tous les habits militaires ont été enterrés dans le poulailler. Mon père les a accompagnés jusqu'au pont de la Dives en passant en arrière de toutes les maisons. Surprise ! Plus de pont !... Il leur a expliqué qu'il y en avait un autre plus loin à Bures. Mais ils ont dû trouver la même situation... En reconnaissance, un des paras a donné à mon père son pistolet 1-11.43 qu'il a vite enterré à son

retour à la maison. Il me l'a montré plus tard. Dans la matinée, une patrouille allemande est venue demander si on avait vu des Tommies tout en fouillant derrière les maisons.

Au petit jour, on entendait des explosions au loin ; c'étaient les bateaux qui tiraient sur la côte. Et puis certains tirs passaient au-dessus de nos têtes en sifflant, explosant vers les bois de Saint Pierre du Jonquet, pour tenter de détruire sans doute les bases de lancement de V1 et les dépôts de munitions.

En fin de matinée, nous avons aperçu soixante dix à quatre-vingt parachutistes marchant en file indienne sur la digue gauche de la Dives, seul endroit qui émergeait du marais inondé. Ils sont passés à moins de cent mètres des Allemands qui tenaient la batterie anti-aérienne sur la rive droite en dessous de l'église. On craignait pour leur vie, mais personne n'a tiré. Le soir du 6 juin, une partie du village couchait dans un abri fait à la hâte tout près de la ferme du Domaine (*actuellement locaux de la réserve naturelle de la fédération des chasseurs*) tenue par la famille Chrétien. C'était trop dangereux de rester en bordure de la route nationale.

L'exode

Le 7 juillet, les Allemands ont donné l'ordre d'évacuer le lendemain avant dix heures. Je me souviens très bien de cette journée. On nous avait donné une charrette avec un cheval pour sept ou huit familles. Mon père avait confectionné avec des roues de vélo une remorque qu'il avait accrochée derrière la charrette. Il l'avait chargée de choses lourdes et même de quelques poules et lapins. Au bout d'une dizaine de kilomètres, peu avant Dozulé, la remorque se cassait.

Nous faisons route avec les habitants de Saint Samson et de Basseneville. A Putot en Auge, dans la côte de la Bribourdière, M. Giffard, le maire de notre commune, est décédé brutalement alors qu'il organisait le convoi. Le premier soir, nous avons dormi à Dozulé. Au long de notre exode, nous avons été mitraillés par trois avions anglais, bien que beaucoup agitaient des chiffons blancs. Aucun blessé, juste une vache tuée et plusieurs trous dans la cuve d'un camion gazogène appartenant à M. Heuzé de Basseneville, conseiller général après la guerre. Après plusieurs étapes, nous sommes arrivés à Montreuil-l'Argillé dans l'Eure après Orbec. C'est là que j'ai vu les Allemands battre en retraite. Quelques heures après arrivaient les chars américains. Nous étions le 24 août 1944.

Nous sommes rentrés quelques jours plus tard. Notre maison était complètement détruite. Nous avons logé quelques semaines à Basseneville puis dans une petite maison à Saint Samson dont le toit avait été réparé. Notre maison n'a été reconstruite qu'en 1956-1957, la dernière du village.

Après ces combats de l'été 1944, il y avait énormément de munitions abandonnées un peu partout. Je récupérais la poudre et la cartouche au cul des obus de mortier pour mon père qui avait encore un fusil de chasse et tuait de nombreux canards sauvages dans les marais inondés par les Allemands où, hélas, beaucoup de parachutistes s'étaient noyés alourdis par leurs équipements, bien qu'ils fussent munis d'une bouée qu'ils pouvaient gonfler avec la bouche. Nous en avons récupéré plusieurs.